Destin ou coïncidence ?

Il faisait chaud. Très chaud. Le soleil était au zénith et brûlait presque tout sur son passage. On devinait que la saison estivale battait son plein dans la région du Saguenay. C'était le mois de juillet. Un certain 7 juillet. Ce qui s'est passée ce jour-là tient presque d'une histoire de science-fiction. Et pourtant, il est bel et bien arrivé, ce jour-là, un évènement incroyable dans la vie d'un jeune Saguenéen, c'est-à-dire ma vie.

J'ai la fâcheuse manie de croire au destin. Je penche du côté irrationnel ce que je vous concède. Toutefois, je ne peux m'empêcher de penser qu'une force divine, quelque part, telle une main invisible, contrôle tous les faits et gestes de notre quotidien sans même qu'on puisse s'en rendre compte et encore moins se l'imaginer. Quand de telles situations arrivent, on se dit que la réponse à notre question n'est que pure coïncidence. Le dictionnaire *Larousse* le résumerait comme « une rencontre fortuite de circonstance. » Ça pourrait effectivement s'en rapprocher. Le jugement de chacun n'étant jamais au même niveau, libre à vous de prendre l'anecdote que je vous raconterai comme le résultat d'une coïncidence ou du destin.

Je disais auparavant qu'il faisait chaud ce jour-là. Je ne mentais pas, soyez sans crainte. En fait, j'aurais eu beau fouiller la ville de long en large pour trouver un bonhomme de neige encore intact, je serais, sans l'ombre d'un doute, retourné bredouille chez moi passé le crépuscule. On disait même qu'il y avait pénurie de glace, les barbotines se vendant sur le marché noir à la tonne. À un certain moment, les autorités municipales ont même pensé importer la glace du Grand nord pour rafraichir les habitants tellement le temps était critique. Pourtant, ce n'est pas ce qui allait arrêter un adolescent comme moi, ascendant hyperactif, de dévaler les rues à vive allure aux abords de mon vélo de course : un *Devinci* usé par le temps et l'érosion. Il était loin d'être neuf, j'en conviens, mais il me plaisait. Cadre solide et léger, bleu marin comme le fjord au bas de la pente, je filais le parfait bonheur en sa compagnie, sachant très bien que l'endroit serait classé désert d'ici quelques jours. C'était vers la fin de mon secondaire à l'époque et il ne me restait plus que trois ans d'études à faire. Loin d'être aussi populaire que certains, timide comme quatre, je vivais cette étape assez difficilement. Par chance, j'avais eu des discussions avec des gens plus vieux que moi mentionnant que le collège était une

période formidable. On verra bien. En attendant, j'avais survécu cinq ans à la polyvalente et plusieurs minutes au *Sahara* à saveurs de bleuets (un des surnoms de la région). Il fallait le signifier car j'étais loin d'être le seul, un peu téméraire, à arpenter les rues du coin. Certaines personnes prenaient des marches au Vieux-Port, d'autres, plus jeunes, sortaient leurs planches à roulette et utilisaient les installations de la ville pour en faire des rampes. Malgré la température, les gens semblaient bien s'en acquitter et le calme régnait dans la grande municipalité de Chicoutimi. il ne fallait pas pourtant se réjouir trop vite. Je vous l'ai déjà mentionné plus tôt, un évènement inattendu viendra tout chambouler. Ne l'oubliez pas. Je continue donc mon histoire.

Fréquemment, j'étais sur ma bécane, pédalant à vive allure, question de tester mes capacités. Pour d'autres occasions, de façon plus légère, je reprenais des forces par mesures obligatoires. Ce que j'appréciais plus particulièrement de mon alma mater se définissait comme un avantage géomorphologique. En effet, la ville, construite près du magnifique fjord du Saguenay, regorgeait de pentes plutôt abruptes lesquelles procuraient d'étranges sensations lorsque descendues à grande vitesse. J'ai su plus tard qu'on qualifiait ces sensations par le terme « adrénaline ». C'était bon à savoir. Moins on utilisait les freins, plus on défiait toutes les lois de la gravité. J'aimais bien. J'adorais même.

J'étais seul ce jour-là. Parfois, des amis se joignaient à moi. Des jeunes qui partageaient la même passion que moi. À l'occasion, on s'arrêtait par hasard quelque part où notre vision périphérique n'était pas obstruée et on admirait la beauté du paysage avec ces Monts Valins au loin. Ces escales providentielles donnaient également un répit à nos muscles endoloris. En plus, elles nous apportaient l'opportunité de se conter des blagues et de rigoler entres amis. J'aimais bien ces moments. Ils me rendaient vivant. Ce sont ce genre de petits moments de la vie qui vous la font apprécier encore plus. À ce moment, l'inévitable ne s'est toujours pas encore produit. Mais il va venir sous peu.

Aux alentours de midi, je reçus l'appel. Ce n'était pas l'évènement tant espéré, loin de là. En fait, c'était seulement ma mère qui m'appelait sur mon cellulaire « flip-flap » démodé depuis belle lurette. Pour vous donner, une idée, il fallait déployer l'antenne pour recevoir un appel et parfois même grimper à un poteau pour repérer un

signal de communication quelque part. Et pour ce qui est de l'importance du téléphone de ma mère, elle voulait simplement me signifier que le diner était prêt. Assez routinier comme situation. Je fis donc une sorte d'arrêt aux puits pour me ravitailler un peu et peut-être en profiter pour regonfler mes pneus avant mon prochain départ.

Pas plus de trente minutes s'écoulèrent au domicile familial et je pus repartir vaquer à mes occupations. Cet après-midi, je comptais bien augmenter le niveau de difficulté. Une côte, la côte. Saint-Anne, son nom. Rapide, intrépide, imprévisible. J'avais comme objectif de la descendre à pleine capacité. Rendu au bas, je n'aurais qu'à ralentir et tourner vers la droite et voilà un record personnel de plus accompli par ce jour de grande chaleur. Je me dirigeai vers la pente en question. La sueur perlait sur mon front, mes aisselles sentaient mon intensité. J'étais nerveux, mais en même temps, ça se comprenait. Le défi était de taille. Mon bolide frémissait, le moment était enfin venu. J'avais chaud, pire qu'une femme en pleine ménopause. Sans trop penser, je me lançai donc dans ce que j'appellerais le néant. La vitesse grimpait en flèche et j'entendais le vent siffler sur mon visage. L'adrénaline atteignait son paroxysme. Je me sentais en plein contrôle de la situation. Mais voilà, c'est ce jour-là précisément du calendrier que cet *événement* se produisit. La fille sur laquelle je n'avais que d'yeux depuis mon secondaire marchait sur le trottoir droit devant moi. Je la regardai du coin de l'œil une seconde, deux au maximum. Mais, ce fut suffisant pour que tout s'écroule. En détournant mon regard brièvement de la pente que je dévalais, je venais au même instant de retirer mes mains temporairement sur les freins. Une impardonnable erreur. Mon guidon se braqua. La catastrophe me paraissait pour moi une option inévitable à cet instant. La bicyclette partit aussitôt vers la droite, moi vers la gauche. La débandade fut totale. Face première vers le sol, mon visage et une partie de mon corps étaient complètement ensanglantés. La fille de mes rêves, la raison de mes soucis du présent, s'empressa de voir si je donnais encore signe de vie. Par chance, l'hôpital était tout près. Mon bolide avait aussi mauvaise mine que moi. Lui ne saignait pas cependant. Il fallait bien une bonne nouvelle dans tout cet accident. La demoiselle, devant qui j'avais très mal paru, semblait ne pas trop me juger. Elle m'accompagna même jusqu'à l'urgence.

J'en fus quitte pour plusieurs coupures, brûlures et ecchymoses de tout genre. Je reçus probablement des parts dans les actions de la compagnie *Polysporin,* tellement j'en utilisai durant les jours qui suivirent. Je laissai d'ailleurs l'idée de refaire du vélo pour le reste de l'été, tellement j'avais honte de ma performance. Toutefois et c'est là que je vous dis que cette histoire ne peut que tenir du destin. En effet, cette fille, celle-là même qui m'a secouru ce jour-là, est aujourd'hui la femme qui me tient compagnie depuis maintenant quelques années. Je ne dirai pas combien car vous pourriez déduire mon âge et ce n'était pas le but de l'exercice. Elle m'a vu dans mon pire moment et elle a sûrement rigolé de ma chute pendant un certain temps mais cette journée a changé ma vie. Et dire que si cette fille n'avait pas pris la décision de marcher sur cette rue, à cette heure précisément, je serais peut-être encore en train de vanter mon exploit personnel et ce, de manière la plus célibataire qui soit.

Alors, destin ou coïncidence?

Hervé